
Sophie Poirot-Delpech, Laurence Raineau (dir.),
Pour une socio-anthropologie de l'environnement.
Tome 1 : *Par-delà le local et le global* - tome 2 :
Regards sur la crise écologique

Igor Martinache



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/10256>
ISSN : 2116-5289

Éditeur

Centre Max Weber

Référence électronique

Igor Martinache, « Sophie Poirot-Delpech, Laurence Raineau (dir.), *Pour une socio-anthropologie de l'environnement.* Tome 1 : *Par-delà le local et le global* - tome 2 : *Regards sur la crise écologique* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2013, mis en ligne le 03 janvier 2013, consulté le 11 octobre 2018.
URL : <http://journals.openedition.org/lectures/10256>

Ce document a été généré automatiquement le 11 octobre 2018.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

Sophie Poirot-Delpech, Laurence Raineau (dir.), *Pour une socio-anthropologie de l'environnement*.
Tome 1 : *Par-delà le local et le global* -
tome 2 : *Regards sur la crise écologique*

Igor Martinache

- 1 Si en ce début de XXI^e siècle, les questions écologiques ont incontestablement été érigées au rang de problème public majeur, leur cadrage n'en reste pas moins entouré de nombreuses confusions elles-mêmes à bien des égards... problématiques ! Il en est ainsi notamment de l'emploi de la notion d'« environnement » qui suggère qu'il y aurait d'un côté les êtres humains et de l'autre « la Nature » qui leur serait extérieure. Selon la fameuse formule de Descartes, charge donc à l'« Homme » - autre vocable problématique - de « se rendre maître et possesseur de la nature » par sa technique.
- 2 Le point commun de la trentaine de contributions rassemblées dans ces deux volumes est donc de s'inscrire en faux contre une telle conception « anthropocentrique », mais aussi dépolitisante de l'écologie ainsi que l'explique Alexandre Duclos dans sa contribution. L'objectif principal du colloque organisé en septembre 2010 par le Centre d'Étude, des Connaissances et des Pratiques (CETCOPRA), laboratoire interdisciplinaire de l'Université Paris-1 Sorbonne fondé par Alain Gras, et dont ces ouvrages constituent les actes, consistait en effet à essayer de poser les bases d'une approche « socio-anthropologique » des questions écologiques, c'est-à-dire « à montrer que, sur la scène environnementale, chaque acteur ou groupe d'acteurs a ses référentiels, son système symbolique et ses enjeux propres », comme l'expliquent les directrices de l'ouvrage. Ce qui implique une démarche profondément transdisciplinaire et en particulier un dialogue nourri entre sciences sociales et sciences de la vie, mais aussi entre les échelles locales et globales, que l'on a trop souvent tendance à cloisonner.

- 3 Si les auteur-e-s rassemblé-e-s ici sont majoritairement sociologues ou anthropologues, on compte malgré tout parmi eux quelques philosophes, historiens, mais aussi agronomes – ainsi qu'un physicien, mais une telle diversité (y compris parmi les sociologues et anthropologues eux-mêmes) a aussi pour envers une relative hétérogénéité dans les objets, les terrains, les approches, les perspectives théoriques et les objets, qui rend la cohérence d'ensemble difficile à suivre pour le lecteur (ou la lectrice !) – mais cela est malheureusement davantage la règle que l'exception dans ce type de manifestations scientifiques. Comme l'expliquent d'entrée de jeu les deux co-directrices de l'ouvrage – et organisatrices du colloque –, l'appel à contribution comportait en effet trois consignes suffisamment lâches pour être interprétées très diversement par les participant-e-s : « partir d'une enquête (centrée sur un lieu ou un objet concret), dégager une approche (et ainsi contribue à définir ce que pourrait être une approche socio-anthropologique), et bien entendu soulever des problèmes spécifiques » – chacune de ces consignes donnant son titre à l'une des grandes parties organisant la présentation des textes (« nouveaux problèmes », « nouveaux objets », « nouvelles approches »).
- 4 Ces trois impératifs ont donc été différemment entendus par les auteur-e-s, ce qui a donné lieu à des articles très différents les uns des autres. Étant donné leur nombre, il ne sera pas possible de les présenter un par un ici. De manière générale, on peut cependant regretter qu'alors que l'approche socio-anthropologique promue entre autres par Georges Balandier – l'une des références les plus partagées par les auteur-e-s avec Marcel Mauss, Alain Gras¹, Philippe Descola ou Bruno Latour², mais aussi, de manière plus surprenante, Ulrich Beck et son concept de « société du risque »³ convoqués par certain-e-s auteur-e-s-, affirme l'étroite relation entre méthodes et théories, la méthodologie de recherche employées par les auteur-e-s soient le plus souvent éludées. Tout au plus apprend-on le plus souvent qu'ils ont réalisé des observations et des entretiens, sans beaucoup plus de précisions. Or, étant donné la relative originalité des objets étudiés le plus souvent, des précisions auraient été bienvenues en la matière.
- 5 Ce bémol mis à part, la plupart des cas étudiés mettent bien en évidence la complexité non seulement des configurations d'agents sociaux en présence, invitant par exemple à remettre en question les catégories d'analyse convenues pour analyser les questions environnementales, comme celle de « parties prenantes » à la mode parmi les promoteurs de la « responsabilité sociale de l'entreprise », ou encore du fameux syndrome « Nimby » (« *Not in my backyard* » – « pas dans mon arrière-cour ») fréquemment utilisé pour délégitimer certaines mobilisations écologiques locales, et ce faisant fournissent un certain nombre d'outils conceptuels fructueux pour analyser des controverses environnementales, qu'il s'agisse de l'édification d'une ligne électrique à très haute tension entre la France et l'Espagne en Catalogne, du maintien du canal pourtant artificiel de Manosque, de la réintroduction des loups dans les Cévennes ou encore d'évaluer la compensation des conséquences de marées noires.
- 6 Qu'il s'agisse de ces cas particulièrement conflictuels, ou d'expérimentations militantes moins ouvertement posées contre un adversaire désigné, tels les groupes de rationnement de carbone volontaires, les CRAGs (Carbon Rationing Action Groups) ou le mouvement des Villes en transition, les chercheur-e-s qui les étudient montrent bien que ceux-ci ne se réduisent pas à la confrontation d'intérêts matériels ou à des enjeux purement « techniques » – si tant est qu'il en existe –, mais impliquent des imaginaires particuliers, qui s'inscrivent eux-mêmes dans des enjeux dépassant largement la dimension locale. C'est bien l'organisation sociale dans son ensemble qui est mise en jeu,

par exemple le productivisme effréné et les menaces qu'il fait peser sur la planète, humanité incluse, comme le montrent par exemple Aurélien Cohen à partir de la ligne à très haute tension Baixas-Figueiras déjà évoquée, ou Luc Semal s'agissant des Villes en transition. Celui-ci montre ainsi comment ce mouvement, initié en 2005 à Totnes, petite localité du Devon, est la promotion en action d'un quatrième scénario à côté des trois histoires culturelles dominantes s'agissant du pic pétrolier et du changement climatique - le déni, le délire techno-scientifique ou le catastrophisme apocalyptique -, celui d'une transition radicale et rapide vers un nouveau mode d'organisation sociale fondé sur la sobriété. Malheureusement, pas plus cette transition écologique, que les nombreux autres concepts proposés par les diverses contributions de cet ouvrage et les changements de paradigmes qu'ils appellent - comme par exemple la nécessité d'inscrire les « effets rebonds »⁴ dans le système sociotechnique où ils se produisent ou celle de prendre en compte les savoirs (urbains) locaux -, ne semblent guère avoir l'audience qu'ils méritent dans le débat public, ni même dans le monde académique. Espérons donc que cet ouvrage pourra contribuer à inspirer toujours plus de chercheur-e-s à adopter cette approche socio-anthropologique des enjeux écologiques, et à contribuer à la doter des outils méthodologiques et conceptuels, mais aussi des débats, qu'elle mérite.

NOTES

1. Voir entre autres de ce dernier *Grandeur et dépendance*, Paris, PUF, 1991 et *Le choix du feu*, Paris, Fayard, 2007.
 2. Voir notamment *Politiques de la nature*, Paris, La Découverte, 1999 qui a largement inspiré Yannick Barthe, Michel Callon et Pierre Lascoumes dans *Agir dans un monde incertain*, Paris, Seuil, 2001, également largement cités par les contributeurs du présent ouvrage.
 3. *La société du risque*, Paris, Aubier, 2001 [1986].
 4. C'est-à-dire l'augmentation apparemment paradoxale de consommation énergétique que provoque fréquemment l'introduction de technologies moins énergivores.
-

AUTEUR

IGOR MARTINACHE

Prag en SES à l'Université de Paris-Est-Créteil